

Frans de Haes, *Images de Lautréamont : Isidore Ducasse compte de Lautréamont. Histoire d'une renommée et état de la question*, éditions Duculot, Belgique, 1970, 260 p.; Michel Philip, *Lectures de Lautréamont*, Armand Colin, « Coll. U2 », Paris, 1971, 272 p.; Lucienne Rochon, *Lautréamont et le style homérique*, Minard, « Archives des Lettres modernes », 123, Paris, 1971, 80 p.

Jean-Pierre Goldenstein

Volume 5, numéro 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500246ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500246ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goldenstein, J.-P. (1972). Compte rendu de [Frans de Haes, *Images de Lautréamont : Isidore Ducasse compte de Lautréamont. Histoire d'une renommée et état de la question*, éditions Duculot, Belgique, 1970, 260 p.; Michel Philip, *Lectures de Lautréamont*, Armand Colin, « Coll. U2 », Paris, 1971, 272 p.; Lucienne Rochon, *Lautréamont et le style homérique*, Minard, « Archives des Lettres modernes », 123, Paris, 1971, 80 p.] *Études littéraires*, 5(2), 334–337. <https://doi.org/10.7202/500246ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

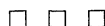
l'hypothèse que la révolution de juillet, qui consacre l'accession l'argent au pouvoir politique — mais l'A. passe à peu près complètement sous silence le rôle considérable de l'argent dans *la Peau de chagrin*, comme d'ailleurs presque tous les critiques l'ont fait pour l'ensemble de *la Comédie humaine* — et la concentration à Paris, dans une société frivole, insensible et égoïste, de la richesse et du pouvoir, sont au moins pour quelque chose dans la thématique pessimiste de *la Peau de chagrin*, où Balzac montre bouchées les « voies de l'anti-destin », et la mort triomphant de toutes les tentatives du héros, et ne trouve d'issue en quelque sorte posthume que dans la création littéraire.

La Peau de chagrin, et l'intérêt de *la Peau de chagrin*, naissent, pourrions-nous conclure, de la rencontre d'une mythologie et d'une sociologie : le jeune homme romantique entre dans l'histoire contemporaine. François Bilodeau démonte avec tant de réussite les rouages de ce qu'il appelle « la loi de la contradiction », ou « la dialectique de l'intérieur et de l'extérieur », il retrace d'une façon si convaincante la reprise et l'orchestration dans *la Peau de chagrin* des thèmes épars dans les œuvres antérieures, il reconstitue si complètement l'agencement complexe et la cohérence interne de ces thèmes, qu'il est surprenant de le voir refuser l'articulation décisive de la « mythologie » personnelle avec une « sociologie » intuitive et pragmatique, articulation à partir de laquelle, nous semble-t-il, *la Comédie humaine* existe, sur laquelle elle se fonde ; cela est d'autant plus surprenant que l'hypothèse d'une conjonction et

non d'une opposition entre « mythologie » et « sociologie » aurait permis à François Bilodeau — nous avons essayé de le montrer — non seulement de pousser plus loin son travail, mais même de trouver une réponse plus satisfaisante à certaines des questions qu'il posait. Tel quel cependant, *Balzac et le jeu des mots* stimule l'intérêt et la discussion, ouvre des voies à l'étude des œuvres de jeunesse de Balzac et des rapports entre elles et *la Comédie humaine* (l'A. montre, par exemple, qu'elles constituent, autant et plus que l'actualité ou que l'expérience, un répertoire de scènes et de situations), et constitue une contribution originale à la connaissance des voies balzaciennes de la création littéraire.

Michel EUVRARD

Université Sir George Williams.



Frans de HAES, *Images de Lautréamont : Isidore Ducasse comte de Lautréamont. Histoire d'une renommée et état de la question*, éditions Duculot, Belgique, 1970, 260 p.

Michel PHILIP, *Lectures de Lautréamont*, Armand Colin, « coll. U2 », Paris, 1971, 272 p.

Lucienne ROCHON, *Lautréamont et le style homérique*, Minard, « Archives des Lettres modernes », 123, Paris, 1971, 80 p.

Marcelin Pleyne, dont on n'a certes pas oublié l'important *Lautréamont par lui-même*, a beau donner de la voix et de la

plume¹, les études ducassiennes continuent de voir le jour avec régularité. « Tics, tics et tics » sans doute. Un siècle après sa mort, le montévidéen reste plus vivant que jamais et — il faut lui rendre justice — il nous a beaucoup crétinisés. Insensibles aux sarcasmes de l'homme aux lèvres de jaspe, les pions abhorrés poursuivent sans désespérer le travail de saponification.

Hasard ou signe des temps, deux des récentes études proposées à l'attention des ducassiens présentent plus d'un trait commun. Frans de Haes et Michel Philip ont tenté de donner une image claire et, si possible, objective de la longue et lente découverte de Lautréamont par les lecteurs. Seuls les deux chapitres du livre du premier diffèrent nettement de la démarche du second. Frans de Haes, tenant compte de toutes les découvertes antérieures, consacre cinquante pages à la biographie et aux textes d'Isidore Ducasse avant de fixer son attention sur les réactions suscitées par les *Chants de Maldoror* (les fameuses « images » de Lautréamont annoncées dans le titre). À cette différence près, on retrouve, très naturellement d'ailleurs, le même type d'approche dans ces deux ouvrages qui veulent répondre à la même question : comment Lautréamont a-t-il été lu à la fin du XIX^e siècle, à l'époque surréaliste, par les universitaires et par la nouvelle critique enfin ?

Nous ne nous attarderons pas sur les réflexions biographiques de M. de Haes ; le lecteur trouvera dans ces pages le point

des connaissances actuelles sur ce sujet. Le critique a rappelé ensuite, à juste titre à mon sens, certaines considérations essentielles sur les textes eux-mêmes, manuscrits et éditions. On saisit alors facilement, par exemple, la portée des considérations occultistes de Marcel Jean et Arpad Mezei sur les cinquante-neuf strophes des *Chants* quand on sait qu'il y en a, en réalité, soixante (p. 45).

Frans de Haes passe ensuite en revue les différentes réactions de lecture provoquées par l'œuvre de Ducasse. Il rappelle le rôle joué par les Jeunes Belges dans sa découverte, la réaction passionnée d'un Léon Bloy, l'intérêt perspicace d'un Remy de Gourmont, la place occupée par Lautréamont enfin « dans certains des sanctuaires symbolistes et décadents ». Au fil des pages, les « images » de Lautréamont se révèlent ainsi ; après le décadent, le surréaliste, l'idole, l'intouchable, le schizophrène, etc. Un fait se détache nettement et n'est pas pour surprendre ; la critique « traditionnelle » se montre absolument impuissante face au texte dépouillé de la dose indispensable des jalons biographiques. Les appréciations des ouvrages de ***/Lautréamont/Ducasse (« creusez le mot appréciation ») passent du dénigrement à l'exaltation et se bornent à limiter les deux pôles stables exigés par la tranquillité de l'esprit : génie ou fumisterie. S'il était besoin d'illustrer avec pertinence la nécessité d'un renouveau critique, la simple comparaison des textes contenus dans ces ouvrages fournirait, à mon sens, une preuve éclatante.

¹ Cf. *Politique aujourd'hui*, mars-avril 1971, pp. 57-70, « Onze écrivains répondent à trois questions sur Lautréamont. »

Les « images » de Lautréamont sont fidèlement rapportées par un critique consciencieux qui m'a semblé pourtant bien superficiel lorsqu'il s'agissait de présenter les apports, d'une incontestable richesse, de Pleynet et de Sollers. On peut de même douter de la « bonne présentation » de Lautréamont dans le manuel de Castex et Surer alors que les auteurs affirment avec l'assurance de la gratuité que Ducasse meurt phthisique en 1870. Ces objections mises à part, l'ouvrage de Frans de Heas demeure une présentation extrêmement riche et fort bien documentée. Cet instrument de travail ne prétend pas apporter de nouvelles vues sur la question ; tel qu'il est, il rendra des services appréciables aux ducassiens qui y trouveront, outre une riche bibliographie, un index des plus commodes.

Le petit volume que Michel Philip a consacré à la même question sera d'un usage précieux pour les étudiants et les professeurs qui voudront avoir à leur disposition un choix de jugements critiques étendu sur l'œuvre de Lautréamont. Ici, encore, nous trouvons l'évolution de la fortune ducassienne auprès des lecteurs mais, et c'est le grand intérêt de ce second ouvrage, directement présentée et illustrée par les textes. Rien n'y manque, du premier article d'Épistemon paru dans *La Jeunesse* en 1868 aux analyses du groupe *Tel Quel*, en passant par les pages volcaniques de Léon Bloy et les fines réflexions critiques de Maurice Blanchot. De plus, l'A. a fort justement retenu dans la deuxième partie de son recueil des témoignages d'écrivains et nous présente ainsi un

« Lautréamont jugé par ses pairs » qui retiendra l'attention. En moins de trois cents pages, le lecteur trouvera là d'importants extraits de textes dont certains sont même inédits en français (H.-R. Linder et Peter Nesselroth en particulier). La sélection retenue me paraît équitable et la présentation des extraits bien menée. On pourra bien entendu contester quelques points de détail. Je ne pense pas quant à moi que la parution récente d'un médiocre numéro spécial de la revue *Entretiens*² constitue un événement d'importance. Mais, dans l'ensemble, *Lectures de Lautréamont* représente une réussite parfaite qui aidera bien des lecteurs à situer l'œuvre dans une perspective critique donnée³.

Lucienne Rochon dont on connaît déjà les articles parus dans *Europe* et dans la *R.H.L.F.* a voulu cette fois-ci retrouver les traces de style homérique dans l'épopée de Maldoror. Rappelons pour mémoire que Remy de Gourmont relevait en son temps « des expressions d'une suggestivité homérique » dans les *Chants*. Le danger était grand, on s'en doute, de succomber une fois encore au « mirage des sources » dénoncé par Maurice Blanchot. L'A. a su pourtant établir la distinction entre comparaisons et épithètes homériques et l'utilisation rhétorique que les successeurs de l'antique rhapsode ont faite de ces procédés.

² *Lautréamont, Entretiens*, n° 30 publié sous la direction de Max Chaleil, Subervie, Rodez, 1971, 237 p.

³ Les excellentes bibliographies des deux ouvrages présentés ici ne relèvent ni l'une ni l'autre l'étude, au demeurant fort médiocre, de Raymond Lefrançois, *L'Énigme de Maldoror*, essai d'interprétation des Chants de Maldoror de Lautréamont, les Productions Atlanta enr., Montréal, 1969, 80 p.

Les remarques contenues dans cette plaquette ne manquent pas d'intérêt lorsqu'elles s'attachent au style sublime, épique, fleuri, néo-classique qui débouche sur la parodie créatrice et le renouvellement des mythes homériques.

Au-delà des généralités, l'attention du lecteur est attirée par les analyses de détail. Je prendrai pour exemple les savoureuses pages 31 et 32 où Lucienne Rochon ausculte finement ce curieux « ventre de mercure » et cette non moins étrange « poitrine d'aluminium » du Chant I. Le critique montre à quel point le sens de l'actualité d'hier, malheureusement tombée dans l'oubli aujourd'hui, peut, loin des théories occultistes et symboliques, s'apparenter au bon sens. L'A. rappelle en effet avec bonheur le degré d'actualité de la découverte, récente alors, des nouveaux alliages. Nous ajouterons pour notre part que ces images maldororiennes brillent encore avec plus d'éclat si l'on remarque que Baudelaire utilise, par exemple, dans *les Fleurs du Mal* le très classique « front d'airain » ou reste dans l'indétermination du « gosier de métal »...

D'autres réflexions sur les signes cubiques ou sur la triade me paraissent bien plus aventureuses. Certes, le rapprochement effectué par l'A., (p. 34), avec l'*Énéide* est fécond, mais il faudrait alors rappeler que dans l'*Énéide* également le cheveu est le lien qui unit l'âme à la matière (IV-698), ce qui ne laisse pas d'éclairer la strophe du bordel d'une lumière intéressante. On fera dire de même aux noms ce que l'on voudra bien trouver en eux. Lucienne Rochon lit, à la méridionale (I),

Mervyn « l'être de mer et de vent » (p. 74) Pourquoi pas, à la méridionale toujours, et selon la « démarche maldororienne » qu'elle souligne elle-même p. 52, en mettant en haut ce qui est en bas : « Vermine » ? ou *Falmer*, « l'homme de la falaise et de la mer » : « mal faire » ou « faire du mal » ?...

Tout au long de cette étude, le lecteur passe du rapprochement justifié à l'interprétation périlleuse. « Anti-épopée immense », certes, « Ulysse négatif », soit. Après l'« Apocalypse noire » de H.-R. Linder, voici donc un Homère travesti. Plus que jamais sonne juste la constatation ducassienne contenue dans *Poésies I* : « Il n'est pas donné à quiconque d'aborder les extrêmes, soit dans un sens, soit dans un autre. »

Jean-Pierre GOLDENSTEIN

□ □ □

Giovanni DOTOLI, *Situation des études bloyennes suivie d'une bibliographie de 1950 à 1969*, Paris, Nizet, 1970, 397 p.

Auteur d'une thèse inédite soutenue en Italie, à l'Université de Bari, sur *Léon Bloy juge de ses contemporains* (1966), M. Dotoli tente de faire, avec le présent ouvrage, « œuvre de mise au point critique ». Son travail vient donc à la suite de celui de sœur Marie Saint-Louis de Gonzague qui nous avait déjà donné, en 1959, un *Léon Bloy face à la critique suivi d'une bibliographie critique*¹. Ce dernier volume ne manquait certes pas de défauts. L'auteur du *Désespéré* sortait quelque

¹ Nashua (U.S.A.), College Rivier, 581 p.